

CHAPITRE I

La cité

Les barres d'immeubles s'étendaient sur plusieurs hectares, envahissant l'espace de leur imposant volume, dévoilant une vision peu accueillante de cette cité populaire des quartiers nord de la ville. La tristesse des lieux ajoutée à la désolation humaine contrastait avec ce besoin de vivre et d'exister dans cette banlieue considérée comme zone de non-droit. La nature s'était éteinte face à la puissance du béton et, au détriment des hommes, seuls des carrés de pelouse jaunie et quelques arbres rabougris donnaient un semblant de verdure. Les oiseaux avaient depuis longtemps déserté les lieux, préférant les parcs de la ville à l'insalubrité des lieux. La population souffrait de l'insécurité et de la loi des bandes. Les gens croupissaient chez eux comme des rats au fond de leur égout. L'odeur de la peur écrasait d'une chape de plomb le vécu de ces familles tentant de survivre dans une société qui ne leur appartenait plus. Les mères depuis longtemps avaient lâché prise face à des adolescents indomptables, les pères avaient démissionné, la délinquance avait eu raison de cette jeunesse en mal d'espérance et avide de rêves. L'argent facile apporté par le marché de la drogue avait permis à chacun d'y trouver son compte. Une hiérarchie très élaborée avec ses chefs, ses hommes de main, s'était

organisée en une véritable entreprise dont les codes et le mode de fonctionnement très sophistiqué dénotaient une organisation minutieuse.

Ce jour-là, le temps était ensoleillé, le ciel étendait sa toile bleu azur, aucun nuage ne sommeillait au-dessus des têtes. La température ambiante était agréable pour ce mois d'octobre, annonçant un automne plutôt clément.

Antonio avançait d'un pas sûr et déterminé vers la longue allée conduisant à ces immeubles des années soixante, tout en gardant une certaine réserve ; il ne voulait surtout pas se faire remarquer comme un provocateur, il savait que c'était le meilleur moyen d'échouer dans sa mission. D'une stature impressionnante, l'œil mat, le cheveu noir, il en imposait par sa démarche assurée et un charisme qui se dégageait de sa personne. Ses origines italiennes lui donnaient une personnalité joviale mais déterminée.

C'était la première fois qu'il pénétrait sur ces lieux à la réputation contestée. Il savait qu'il risquait de se faire agresser, de subir l'assaut des gardiens du temple. Mais il n'avait pas peur, il restait très déterminé, confiant dans le défi qu'il devait relever. Éducateur, il était habitué à traiter avec les délinquants. De plus, il était adepte des sports de combat ; un de ses coachs lui avait dit un jour : « Ce qui compte, ce n'est pas la force physique mais ta capacité de persuasion, de toujours garder ton sang-froid ». Il s'était fait sienne cette remarque, ce qui l'avait sorti de situations délicates à maintes reprises.

Plusieurs immeubles s'élevaient vers le ciel. Il décida de se diriger vers le plus haut dont le délabrement marqué traduisait l'état d'esprit de la cité. Une longue allée goudronnée remplie de nids-de-poule conduisait à l'entrée principale. Aux quatre coins de l'immeuble, il repéra des individus encapuchonnés semblant sortir d'outre-tombe. Ils paraissaient passifs, se mouvant

avec lenteur, dégageant nonchalance et oisiveté. Ils ne donnaient pas l'impression de s'intéresser à lui, ce qui le réconforta.

Plusieurs voitures calcinées croupissaient encore sur le parking dont le sol était maculé de déchets de toutes sortes. Il repéra quelques seringues qu'il se garda de ramasser de peur d'attirer l'attention. Ce calme apparent l'inquiéta ; d'après ce qu'il en savait, toute intrusion non autorisée était rapidement repérée.

Le hasard l'avait conduit dans cette cité. Il fallait qu'il en choisisse une. Son choix reposait en réalité sur des souvenirs d'enfance quand, encore à l'école primaire, il venait dans cette banlieue de Marseille et arpentait les collines pour de longues promenades familiales. À cette époque, la vie était paisible, la brebis ne craignait pas le loup. Depuis, les choses avaient changé, une faune avait progressivement pris possession de la zone et comme bon nombre de cités des banlieues, elle jouissait d'une réputation détestable où même les forces de l'ordre n'avaient pas droit de cité.

Récemment, un règlement de compte avait eu lieu attisant un peu plus la peur des habitants et repoussant définitivement les résidents des beaux quartiers. La marginalisation s'accroissait de jour en jour.

Antonio devait écarter de son esprit tout jugement néfaste qui pouvait l'influencer négativement, faire échouer ce pour quoi il était là. Malgré son dégoût et sa rage face à l'impuissance des pouvoirs publics, il se devait de garder son calme.

Quand il s'approcha de l'entrée, il fut rapidement encerclé par une bande de jeunes qui gesticulaient dans tous les sens, tentant de l'intimider plus que de le brutaliser. Habitué à ce genre de situation, Antonio garda un calme olympien et attendit que l'orage passe.

« Bouffon ! Qu'est-ce que tu viens foutre sur notre territoire ? Va squatter ailleurs ! T'es inconscient ou quoi ? Dégage

avant qu'on te les coupe, on n'aime pas les losers de ton espèce !

– Hé ! Les mecs, je ne suis pas venu en ennemi, j'ai de la dope à vous proposer.

– Trou du cul ! ta merde, on n'en veut pas !

– Regardez, j'ai de la fraîche, plus d'un kilo. Elle est pure, sans mélange, je vous la cède pour la moitié de sa valeur et si elle se vend bien, on conclut, OK ?

– Tu nous prends pour des cons, tu arrives dont ne sait où, l'air conquérant et tu prétends nous proposer un marché mirobolant. À d'autres ! Tu essayes de nous entuber, t'es de la racaille de flic, ça sent l'embrouille, ton truc !

– Vous vous trompez, les gars, je ne joue pas dans cette cour-là. J'essaye simplement de gagner ma croûte en commerçant. Je peux vous fournir autant que vous le voulez.

– Et tu la prends où, ta beu ?

– Ça, c'est personnel. Tu comprends, c'est le business, c'est à prendre ou à laisser. Je te garantis qu'il n'y a pas d'embrouille. Je suis clean.

– Trop beau pour être vrai. Écoute, je te laisse une chance, gros con ! Tu te tires sur-le-champ, sinon on va te mûrir à la cave, si tu vois ce que je veux dire. »

Antonio sentit l'étau se resserrer sur lui, il ne trouvait pas d'argument pour plaider sa cause et ne voulait pas en venir aux mains, surtout avec des gamins qui n'étaient que de petites frappes.

Il décida de quitter les lieux sur-le-champ sans demander son reste, leur laissant l'illusion de leur supériorité. Il venait de jouer son premier round et trouvait qu'il ne s'en sortait pas si mal. C'était un round d'observation, dans lequel il avait constaté les forces en présence et analysé la situation. Il se rendait compte que l'effet de groupe et l'intimidation jouaient toujours en la défaveur d'un individu isolé. Pris un par un, ces

adolescents boutonneux n'avaient pas de couilles et savaient uniquement glousser comme des poules. Il leur manquait l'autorité pour les rendre sociables.

La quarantaine bien marquée, Antonio avait bourlingué à travers le monde. Sa maturité, son expérience des hommes lui avaient permis d'être choisi pour la mission qui lui était confiée. Engagé dans l'armée à l'âge de dix-sept ans, il s'était retrouvé sur de nombreux conflits armés, devant faire face à la peur de la mort, à la souffrance de ses camarades, à la misère humaine. Il n'était pas homme à reculer face à l'adversité. Il lui arrivait de déprimer, mais jamais très longtemps. Antonio était un sage, un homme sûr, à la carapace épaisse, à l'esprit clair. Depuis cinq ans, il se consacrait à l'encadrement d'enfants en marge de la société au sein d'une association pour laquelle il se vouait corps et âme en tant qu'éducateur. Les conflits étaient nombreux et il savait les gérer avec finesse, sans brutalité, jouant de toute sa diplomatie et son autorité pour s'imposer. Les gamins lui étaient reconnaissants, le considérant souvent comme le père qu'il leur manquait, lui fêtant son anniversaire, sans oublier les fêtes officielles. Pour les sorties, ils se battaient pour l'avoir dans leur groupe. Il jouait avec eux comme un gamin, s'en donnant à cœur joie quand la compétition était ouverte, ne ménageant pas sa peine et ses efforts pour leur faire plaisir. Il était à ce moment-là le grand frère qu'ils admiraient. Pour rien au monde, il n'aurait accepté qu'on leur fasse du mal. Quelque part, il les considérait comme les enfants qu'il n'avait pas eus. Face à la direction, il était toujours le premier à les soutenir. Il aimait ce qu'il faisait, se sentait utile à ces malheureux défavorisés.

Lui-même avait été élevé dans une famille simple, originaire du nord de l'Italie, dont la misère était le lot quotidien. Ses parents et ses cinq frères et sœurs avaient su créer ce lien familial qui lui avait permis de surmonter nombre d'obstacles. Sa

famille était le ciment de sa vie. Il n'envisageait pas de ne pas les voir régulièrement, même s'ils étaient dispersés aux quatre coins de la planète. Les voyages faisaient partie de son existence, la sédentarité lui était insupportable. Son grand désarroi venait de son absence de paternité. Après un échec amoureux lorsqu'il avait vingt ans, il ne s'était jamais marié. Il était tombé amoureux fou d'une fille qui n'avait pas hésité à le laisser tomber quand il avait été affecté dans les casques bleus au Liban. Il n'avait jamais accepté cette trahison qu'il vivait comme une profonde injustice. Il avait néanmoins réussi à relever la tête et s'était juré de consacrer sa vie à une cause juste au service des autres dans l'intérêt général.

Récemment, l'occasion lui en avait été donnée. Il était fier, très honoré de la confiance qu'on lui avait accordée et était prêt à faire son maximum pour réussir son objectif.

Pour l'instant, il devait réfléchir, prendre un peu de recul pour analyser la situation à laquelle il était confronté. Il ne voulait pas faire de faux pas pouvant mettre en péril sa mission, l'enjeu était trop important.

Il avait besoin de s'aérer, de se défouler. Le meilleur moyen pour lui était de longer la corniche partant du Prado jusqu'à la plage des Catalans ; un peu plus de cinq kilomètres à parcourir le long de la mer, autant dire une promenade de santé pour ce sportif accompli.

L'automne s'annonçait clément, le soleil brillait à l'horizon, un léger mistral chassait les quelques nuages téméraires et permettait aux vagues de s'écraser en un léger clapotis sur les rochers. Il croisa peu de passants à cette heure de la matinée. Les quelques mouettes qui l'accompagnaient dans son footing lui lancèrent de temps en temps un cri strident pour l'encourager dans son effort. Il se remémora la scène avec les gardes-chiots et se dit qu'il lui fallait absolument passer à l'étape supérieure pour avancer. Il les trouva assez merdeux dans leur comportement,

mais se dit qu'au fond la mise engagée n'était pas suffisante ou qu'une trahison récente les rendait fébriles. Il avait besoin d'atteindre leur chef, le responsable du réseau, voire le caïd qui tirait les ficelles. Il était conscient qu'il aurait dû anticiper davantage son entrée en matière ; il était parti trop confiant, préjugant du barrage qui l'attendait. On ne s'introduisait pas comme ça dans ce milieu.

Il était dans ses pensées quand il aperçut à une dizaine de mètres un individu qui manifestement tentait de fuir. Il le comprit rapidement en apercevant au loin une voiture de police gyrophare en alerte, roulant à vive allure. L'individu se rapprocha de lui – il reconnut tout de suite un des gamins de l'immeuble –, l'intercepta brutalement pour le stopper dans sa course, mais le rassura aussitôt.

« Ne crains rien, je vais te sortir de là. Pour commencer, enlève-moi ta capuche et enfile ma veste de survêtement. »

Sans discuter, le garçon s'exécuta, complètement apeuré par ce qui lui arrivait. Il était comme un automate répondant de façon mécanique aux injonctions d'Antonio. Il paraissait terrorisé

Antonio l'invita à sauter le muret longeant la corniche. La police positionnée trop loin n'avait pas vu la scène. Quand elle se rapprocha, les deux hommes avaient disparu derrière le parapet. Interpellés par cette disparition soudaine, les policiers firent plusieurs allers-retours infructueux, s'arrêtèrent à plusieurs niveaux, jetant un coup d'œil furtif par-dessus le petit mur de pierre et n'aperçurent que deux joggers téméraires arpantant des sentiers escarpés.

Antonio connaissait bien le coin ; il réussit à gagner le vallon des Auffes, ce petit port de pêche typique où il se sentait en sécurité, loin du tumulte de la ville. Il invita son protégé au restaurant. Manifestement, celui-ci était affamé et il avala son repas sans se faire prier. Antonio constata qu'il avait des traces de piqûres sur le bras traduisant sa dépendance à la drogue. Il

comprit que ce gamin était pris à son propre piège, que les véritables dealers profitaient de la misère de ces jeunes désorientés. Néanmoins, il se devait de l'aider.

« Tu m'as sauvé la mise, mec, je te dois des excuses, je pensais que t'étais un chméta. Sans toi, j'aurais été maté.

– Je n'ai jamais trahi personne et puis laisse tomber, c'est normal entre potes de s'entraider. Je reconnais avoir été maladroit pour écouler ma dope.

– T'inquiète, je vais rattraper le coup, je suis le responsable de la bande que t'as croisée. Notre job, c'est de surveiller les allées et venues dans la cité, on deale un peu, mais ce n'est pas notre taf. En fait, on est les gardiens de la cité et on n'accepte aucune intrusion, il faut montrer patte blanche. Tu vois, mec, tu t'es comporté comme un bouffon, ça, on n'aime pas. Mais là, j'avoue, tu m'épates. Dès que t'as franchi notre territoire, on t'avait repéré, le téléphone portable, ça sert à ça aussi. On t'a laissé t'enfoncer dans notre terrier en faisant les morts pour voir quelles étaient tes intentions. Tu as eu beaucoup de chance de ne pas te faire tabasser.

– C'était le meilleur moyen d'attirer les flics.

– Les condés n'ont pas de couilles, ils ne vont pas risquer une émeute pour un branleur, à moins que tu sois un des leurs ou une personnalité importante.

– Si j'étais un ennemi, je ne me serais pas permis de franchir votre frontière.

– On a déjà vu des barjots qu'on a expédiés au fin fond des calanques.

– Vous êtes plutôt du genre violent, les gars !

– Fernando, notre daron, nous a donné des ordres : pas d'intrus dans la cité.

– Comment fait-on pour commercer avec votre chef ?

– C'est avec lui que tu peux faire un biz. Mes gars et moi sommes chargés uniquement de la surveillance.

– Ma dope pourrait vous intéresser car elle n’est pas trafiquée.
– C’est pas mon blème, ne te fais aucune illusion !
– J’ai une autre proposition à faire à ton chef.
– Putain, c’est quoi cette embrouille ? OK, tu m’as sorti de la merde, mais maintenant, tu me lâches ! Je ne veux pas impliquer mes sabs.

– Tes copains ont tout à gagner. Les cités sont la bête noire des politiques, des gens bien-pensants qui vous rendent responsables de tous les maux de la société, ce qui leur permet de se dédouaner en trouvant un coupable tout prêt.

– Qu’est-ce qu’on en a à foutre ? On les emmerde.

– Peut-être, mais ces gens sont influents, ils vous enfonce de jour en jour, vous font haïr par le reste de la société en vous faisant passer pour des gens dangereux, voire des terroristes potentiels. Nous pensons avec certains amis que vous méritez d’être valorisés en répondant à certaines missions.

– Comment ça ?

– En nous aidant par des actions ponctuelles qui permettront de leur prouver le pouvoir que vous représentez, l’importance du rôle que vous pouvez jouer.

– Tu sais, on ne se fait pas de film. La plupart d’entre nous vivent du deal, la tune que l’on gagne nous permet de vivre confortablement, pourquoi veux-tu qu’on s’emmerde dans des plans foireux ? Mais j’en parlerai à Fernando.

– J’aimerais le rencontrer pour discuter directement avec lui.

– Dans tes rêves, mec. Il refuse systématiquement de négocier avec des étrangers. Son origine gitane le rend particulièrement méfiant.

– Que dois-je faire pour te prouver ma sincérité ?

– Rien de plus que ce que tu as fait aujourd’hui. J’ai confiance en toi, je vais faire mon possible pour intercéder en ta faveur. Il faudra te montrer patient. »